

Un beau lièvre est le plus souvent l'Unisollitaire

(Ein schöner Hase ist meistens der Einzelle)

pièce
de
Philipp Weiss

traduit de l'allemand (Autriche)
par
Katharina Stalder

Premier tableau: Destruction

Tout est muet dans ce lieu. Les espaces, les gens. Tout est enchevêtré dans ce silence.
L'un entre. Une figure de tristesse. Il a l'air d'être (généralement) trop petit. L'autre le suit de près.
Un géant docile, le ventre gonflé comme s'il avait bu trop de lait maternel et le regard nostalgique.
L'un fait les cent pas, silencieusement. Il porte un chapeau élégant et un costume trop grand dans lequel il disparaît presque. Le bras droit, rigide, est collé au corps, il serre le poing droit, le bras gauche se balance. La tête est penchée vers la droite et la bouche est une grimace muette.
L'autre s'installe, il est juste là, assis, avec son chapeau de magicien et regarde.
C'est comme si cela n'avait jamais été autrement et ne sera plus jamais autrement.

Quand tout est silencieux, les voix sont plus fortes. Ce sont elles qui parlent maintenant et disent:

1

- Est-ce que votre institut peut se procurer de grandes quantités de poison?
- Pourquoi? Pour tuer des humains?
- Non.
- Pour tuer des animaux?
- Non.
- Pourquoi alors?
- Pour tuer des animaux sous forme humaine, à savoir des malades mentaux.
- Ah bon. Il y a l'oxyde de carbone, la morphine, la scopolamine et aussi le cyanure.

2

Oui je veux bien vous raconter ça. Je vous raconte ça volontiers, puisque j'y participais comme infirmière au Spiegelgrund, en première ligne pour ainsi dire. Il y en a, des choses à raconter! Ça oui! Bon, en 1943, on m'a changé du Pavillon 15 parce que je ne pouvais absolument pas supporter comment ils ont piqué les moutards les uns après les autres dans le mouvoir. Vous êtes un peu faible des nerfs, m'a dit Monsieur le Docteur, et là, j'ai quand même pris peur, comme il a dit ça, avec ce regard. Vous voulez peut-être un Luminal, il m'a demandé, et ce sourire. Alors j'ai préféré aller au Pavillon numéro 17 chez les garçons non-éducables mais capables de marcher, où il y avait aussi le Walla August. Oui, je me souviens très bien du Walla August. Ça oui! Il avait alors dans les sept ans peut-être. Je dis toujours: La chance qu'il a eue! Il y avait des moins débiles que lui qui sont pas sortis vivants! Et puis voilà qu'il devient un grand artiste. Qui l'aurait cru? J'y pense souvent: Qui sait, quelle renommée la nation a perdu à l'époque, avec tous ces idiots! On se tire une balle dans le pied avec ça, non? Si on les retire de la circulation trop tôt. Quoique la recherche, je dis toujours, la recherche a énormément profité de tous ceux qui ont rendu l'âme prématurément au service du grand Tout. Très peu de gens savent reconnaître ça à leur juste valeur. Mais nous tirons tous un profit considérable, jusqu'à aujourd'hui, et encore dans l'avenir, certainement pour cent ans, du fait qu'à l'époque ils aient pu faire autant de recherche avec les cerveaux malades et cætera. Puisque nous avons la plus grande collection mondiale en bas dans la cave de la pathologie. Et Monsieur le Dr. Gross a même fait de la recherche durable jusque dans les années 80 avec les bocaliers, n'est-ce pas? Puisqu'il avait un institut de réputation internationale.

3

- À l'instant me parvient un message: pannes lors de l'envoi de cerveaux d'enfants décédés. J'exige une explication.
- Les récipients pour le transport des cerveaux ne sont pas arrivés.
- Balivernes! Nous vous avons dûment remis les récipients.
- Je regrette: Les récipients sont introuvables. S'y ajoute le fait que nous manquions de formol, de façon à ce que quelques cerveaux soient décomposés.
- Combien?
- Vous ne recevrez pas les cerveaux d'environ dix idiots que vous aviez examinés. Pardonnez-moi. Ceci est fort regrettable.
- Idiot! Ceci est surtout cela: irresponsable. N'avez-vous aucune conscience? Je mentionnerai dans le rapport: Difficultés significatives concernant les récipients de transport des cerveaux, l'envoi des cerveaux, la conservation des cerveaux. Perte partielle de cerveaux d'enfants idiots par nous-mêmes examinés. Vous serez tenu responsable de tous ces incidents.

4

Du Morse, Monsieur Herbeck? Vous ai-je bien compris? Et il dit: des points et des traits. Au moins je crois. On le comprend à peine. Bec de lièvre. Grave défaut de prononciation. Toute la bouche, depuis la naissance, fendue, déchirée. Que dis-je? Tout l'homme. Quasiment inopérable. Atroce. Ce qui sort de là ressemble plutôt à des cris d'animaux. Vous le comprenez, vous? Ne me dites pas que vous le comprenez? Tout de même! Des points et des traits, voilà ce qu'il dit. Comment je dois m'imaginer ça, je lui demande. Et lui, me regarde d'un air complètement abruti, me demande: m'imaginer? Comme si c'était la première fois de sa vie qu'il entend ce mot. Ben, comment ça se passe, le Morse sans aucun appareil, j'explique patiemment, et il affirme: les signaux seraient produits par le hoquet. Par le hoquet. Mais c'est très intéressant! Et cette fille, Monsieur Herbeck, communique avec vous par Morse uniquement, elle vous hypnotise aussi, n'est-ce pas? Il affirme: Par-delà toutes les distances. Elle lui donne des ordres. Va tout droit, dit-elle, s'il veut tourner. Tourne, dit-elle, s'il doit aller tout droit. Jette la nourriture. Rote. Frappe-toi le visage. Allonge-toi dans la boue. Frappe ton père. Pourquoi le père, je demande. Et lui: Il me détruit les nerfs. Il m'appuie sur la tête. Et il m'hypnotise. Il a des pensées tellement tranchantes, ça me donne des maux de tête.

5

Mais en fait, je voulais vous parler du Walla August, non? Que dire? Un enfant curieux! Troubles relationnels, grossier, indiscipliné. Mais quelle imagination! Avec ça on aurait dû se rendre compte qu'à la fin il deviendrait quelqu'un. Bien que nous lui ayons toujours dit: un vaurien, un petit galopin! Socialement inassimilable et non éduicable, sans doute. Un cas pour le Dr. Illing, pour ainsi dire. Vous savez, il nous a causé d'énormes problèmes éducatifs. Si vous saviez! Ne savait pas s'habiller tout seul, racontait des choses délirantes – quand il parlait! Les bêtises les plus stupides tout le temps, et riait sans raison. Et sans cesse il embêtait les autres enfants. À celui-ci il pince la joue, celui-là il l'attrape par le nez, au troisième il vide le pot de chambre dans le lit, et il insulte volontiers tout ce qui a deux jambes. Imbécile! Âne! Idiot! Et si on lui demandait: Mais pourquoi tu dis ça? Il riait ou disait « parce que ça m'plaît », ou des idioties pareilles. Mais quand c'était lui il recevait des coups des autres, il était debout, droit et immobile, subissait tout sans broncher. La figure comme un masque. Bien que – parfois il me faisait quand même pitié. Quand tout d'un coup les larmes roulaient sur son visage et qu'il pleurait silencieusement. Dans ces cas, j'aurais bien voulu le serrer dans me bras, jusqu'à l'étouffer.

6

Monsieur Herbeck? Vous m'entendez? Allô? Monsieur Herbeck? Et lui, lève la tête, le regard dans le vide, dit: Parfois les pensées rétrécissent. À quoi ça tient, je demande. Sur ce, il me regarde et me dit qu'il a peut-être trop d'électricité dans le corps. Comment? Ressentez-vous des battements? Des secousses? Un tiraillement? Un crépitement? Ou une tension générale? C'est plutôt dans les yeux, qu'il dit. C'était comme s'il avait un filet très fin devant les yeux. Je lui demande s'il sait où il est. Il fait non de la tête. Je demande: Monsieur Herbeck, ne savez-vous pas que vous vous trouvez dans la clinique psychiatrique de Gugging? Non? Oui? Savez-vous pourquoi vous êtes ici?

7

Et qu'est-ce qu'il bougeait bizarrement, le Walla, tout raide! Et il avait de l'énurésie et de

l'encopresie, jour et nuit. Sacrement! Excrément. Un type répugnant. Et vulgaire avec ça, toujours avec le génital! Beurk! Alors on le frappait, on lui donnait un « Speiberl », c'est-à-dire un vomitif, ou on lui faisait faire la pataugeoire, c'est-à-dire l'immersion dans l'eau glacée de la baignoire. Ben oui, quoi d'autre?

8

- Herbeck. À l'usine d'armement. Il était tourneur.
- Boulot de femmes. Mais au moins d'une certaine utilité.
- Déjà, un type comme ça nous pique pas les femmes!
- Ah, ça non!
- Tiens! C'est marqué là qu'il était sur le front Ouest.
- Mais non!
- Alsace-Lorraine. Encerclé par les Américains et les Français à la Crête des Vosges.
- Dans ces moments, il faut prendre ce qu'on trouve.
- Je cite: Le soldat Herbeck ne mange ni ne dort presque plus. La nuit, il reste éveillé et compte à voix haute. Des crises de rire et de pleurs. Hallucinations. Paranoïa. Élément nocif. Inapte au service militaire. Permission.
- Quoi d'autre?
- Eh ben.
- Juste. Des comme ça, il faudrait les mettre en première ligne.
- Qu'est-ce qu'il faut faire avec lui?
- Une douzaine de chocs de cardiazol pour reconstituer l'aptitude au service militaire. Si ça marche pas, chez Gelny dans le Corridor.

9

Gugging, section 3, le Corridor. Les malades devaient se déshabiller dans le vestibule. Nous, les soignants, aidions quelques-uns. Leurs corps décharnés m'attiraient. Ils possédaient une beauté fragile. Leurs os anguleux. Ensuite on les appela l'un après l'autre dans la salle d'électrochocs, eux qui, en général, ne se doutaient de rien. Aucun n'avait besoin d'être porté, bien que ce n'eût pas été un problème. Ils ne pesaient pas lourd. J'aurais aimé le faire. La salle était tout à fait ordinaire, avec une dizaine de lits vides. Sur un des lits on avait préparé l'appareil à électrochocs. Si ce n'était pas le cas, il fallait d'abord l'amener depuis la station et le préparer. Cette tâche m'incombait maintes fois. Installer correctement l'appareil, contrôler les câbles, les connecteurs. Le Dr. Gelny était très prévenant envers les malades, leur demandait comment ils allaient, gagnait leur confiance puis disait: « Viens, allonge-toi là. » Le patient s'allongeait. S'il était handicapé physiquement, je l'aidais. Ce que je préférais c'était toucher les épaules ou les articulations. Personne ne s'en était jamais aperçu.

10

Enfin, quand il était seul, quelle paix. Partout, le Walla August essayait de dégoter un bout de papier et, en le déchirant, fabriquait des figurines minuscules. C'était incroyable! Des petits bonshommes, des animaux et d'autres créatures. Et pendant des heures qu'il pouvait jouer, complètement absorbé, et il oubliait tout autour de lui, et on ne pouvait plus le sortir de ses fantasmagories. Un jour qu'il y avait une alerte aérienne et nous tous, zou, en bas dans l'abri antiaérien, le Walla s'est caché quelque part, impossible de le trouver le petit diable, et le lendemain, quand nous sommes revenus dans la salle de séjour, il était là, vous vous imaginez, jouait avec ses figurines de papier, complètement

absorbé, avec une expression sur sa frimousse, n'est-ce pas, comment dire, bienheureux, comme s'il avait eu une apparition là tout seul dans la nuit. Ça n'aurait pas été une grande perte, avait dit Monsieur le Docteur.

11

Gelny, debout à la tête du lit du malade, lui fixait les deux électrodes de l'appareil aux tempes, attachait aux mains et aux pieds les quatre pinces – qu'il fallait mouiller spécialement – de l'appareil supplémentaire construit par lui-même. Gelny n'administrait pas d'injection préalable. Nous devions économiser les médicaments. Ça va de soi. Ensuite il mettait l'appareil sous tension. Ce qui secouait légèrement le corps, le corps décharné se cabrait, tremblait. Cela ressemblait à une crise d'épilepsie. Sur les visages, je discernais parfois une expression d'extase. Trois minutes, cinq, parfois même huit, le temps qu'il fallait pour que le corps redevienne calme, paisible, avec une mine qui exprimait la délivrance. Moi, pendant ce temps, j'étais à côté du lit, poussé contre le mur, pour éviter au corps de tomber. La plupart du temps je regardais par la fenêtre vers le jardin et le sorbier des oiseleurs. Habituellement, un pic vert y nidifiait, entre les pétales blancs et les fruits rouge rubis. Pas toujours, mais quand même de temps à autre je parvenais à observer l'oiseau en train de nourrir ses petits. Dans leurs petits becs grand ouverts. Les vers qui gigotaient encore faiblement avant d'être engloutis par les oisillons. Je me demande si l'oiseau picorait alors les vers dans le sol du cimetière de l'asile?

12

Oui, j'y étais quand Monsieur le Docteur Illing a établi son expertise. Ça oui! Un plus ou un moins, ça donnait. Le plus: éducatif. Le moins: eh ben. Avec un moins, ils en avaient plus que pour quelques semaines. Comme un chien de faïence il était, le Walla August, quand Illing l'a interrogé et testé. Les réflexes, les nerfs, test d'intelligence de Binet, test d'Aschaffenburg et cætera. Comme s'il était devenu une de ses propres figurines de papier, plat et muet qu'il était devant Monsieur le Docteur, le Walla August. Si je ne savais pas mieux, j'aurais pensé il n'est pas vivant. Pourtant, Monsieur le Docteur était si aimable et prévenant avec lui, d'une gentillesse. Plein de bonté. Parce que, j'ai dû mettre un plus. Pourquoi, Dieu seul le sait. Ma foi. Je dis toujours: La chance qu'il a eue!

13

Gelny constatait la mort à la pâleur cadavérique des lèvres. L'infirmier chef présent notait la cause de décès qu'il indiquait. On rayait le nom du patient de la liste, enlevait d'éventuelles dents en or pour le retraitement, couvrait ensuite le cadavre avec un drap, le laissait dans la salle. On installait un paravent devant le lit et appelait immédiatement le suivant.

14

Si, pour sauver le corps entier, l'ablation d'un membre nécrosé ou nocif de toute autre manière aux autres membres, s'avère nécessaire, il est tout à fait louable et salvateur de l'enlever. Pour protéger et sécuriser la famille et l'avenir. Pour le bien du corps entier. Que nous trouvions la force d'accorder aux souffrants, aux malades incurables qui vivent une vie indigne d'être vécue, le bénéfice de la mort par pitié. Pitié. Oui. Ceci est une exigence de la raison la plus claire et représente dans son exécution planifiée l'action la plus humaine de l'homme.

15

- Madame Walla. Bon...
- S'vous plaît, qu'est-ce qu'il y a?
- Bon. Je voulais vous demander. Je suis quand même un peu étonné.
- Houlàlà! Encore des problèmes?
- Pourquoi vous envoyez August à l'école habillé en fille?
- Ah!
- Pardon?
- L'Augusta vous voulez dire?
- Madame Walla, vous voulez me faire passer pour un idiot?
- Ah que non! J'oserais pas. L'ai faite moi-même, la robe. Chic, non?
- Madame Walla. Je ne comprends pas.
- Allez. Psst. Psst. Approchez-vous un brin, voulez-vous? Bon, on a la guerre. C'est ça?
- C'est ça.
- Et l'August, pardon, l'Augusta, donc la petite chérie, n'est-ce pas, qu'est-ce que je ferais sans? On peut pas faire ça à une mère, qu'il doit... à la guerre, peut-être. Voyez. Ça m'fait chialer rien que d'y penser.
- Si j'ai bien compris, par intérêt personnel, vous trahissez la...
- Que dites-vous? De toute façon, j'ai brodé une croix gammée sur la robe. Que voulez-vous de plus?

16

Je le pris par la main, l'accompagnai dans la salle d'électrochocs. Son corps nu ressemblait aux autres maigre, décharné, il n'y avait presque rien à manger. Il était le septième ou le huitième ce jour-là, et si cela ne s'était pas passé comme ça, il serait resté sans nom et je n'aurais pas su que ce patient s'appelle Herbeck. Il s'allongea de lui-même sur le lit, en dépit de sa faiblesse, ferma les yeux et se laissa faire. Docile. Un cas agréable. Il murmura juste: les gens le détestaient, il le lisait dans leurs yeux. Qu'ils voyaient à travers lui parce qu'il ne résistait pas. Gelny lui appliqua les électrodes et les pinces. À l'extérieur, le sorbier des oiseleurs, le vent soufflait légèrement. Les feuilles tremblaient. On mit l'appareil sous tension. Je ne sais pas pourquoi, mais je me retournai encore une fois, regardai Herbeck. Ses yeux étaient grand ouverts, de l'effroi, son corps en convulsions. Tout comme d'habitude. Et puis: un bruit sec. Le court-circuit lui a sauvé la vie.

Deuxième tableau: Détention

Toujours pas un bruit. L'un est debout, la tête penchée, s'allume une cigarette, fume. Un rituel, élégant, mais sans consolation. Le regard est fatigué, il ne retient plus rien.

L'autre se lève.

On s'aperçoit à peine que sa lèvre inférieure tremble.

- De ton cas, on fera un procès.
- On en fera peu de cas.
- Pas grand chose.
- C'est vite fait.
- Tu n'auras même pas mal.
- Pas plus que d'habitude.
- Et ce sera fait.
- Au fond c'est juste une procédure.
- Rien d'autre.
- Pour ta santé objective.
- Pour ton bien.
- Oui.
- Mais toi, t'es debout. Silencieux.
- Ça fait mauvaise impression.
- Mais ça ne change rien.
- Après tout, les choses sont claires.
- Tu es probablement en train de penser à la blague qu'un des psychiatres a raconté à l'autre, tout à l'heure, en fumant, devant le tribunal.
- C'était donc une blague?
- L'ironie du sort, pour sûr.
- Arrive un petit groupe de soldats de l'Armée Rouge. Ils ouvrent les portes de l'asile et, enthousiastes, crient à l'intérieur: Hitler kaputt, guerre finie, vous libres! Les fous ne bougent pas, le regard sombre. D'autres soldats russes arrivent: Guerre finie, liberté! Les fous restent immobiles, le regard fixe. Alors les Russes perdent patience. Ils mettent les fous dehors, ferment le portail et mettent une sentinelle devant. Le gars, des heures durant, crie: Liberté! Hitler mort!, et gesticule avec la baïonnette au canon. Et tout autour de lui, les fous qui crient désespérément: Laissez-nous rentrer! Laissez-nous rentrer!
- Les psychiatres rient.
- Ils ont beau rire.
- Comme toi.
- Après tout, il s'agit de ton bien.
- Mesdames et Messieurs, très chers requérants, experts et témoins, cher sujet à mettre sous tutelle, Ernst Herbeck. Aujourd'hui, le 14 juin 1950, à neuf heures du matin, heure locale, je déclare ouverte la procédure
- On appelle le premier témoin.
- Qu'est-ce que tu ressens à ce moment même où tu tournes la tête, furtivement, et vois ton père?
- Qu'est-ce que tu ressens?
- Celui-là n'ose pas répondre à ton regard.
- Il aura ses raisons.
- Et d'abord, est-ce que tu ressens quoi que ce soit?
- Ou bien es tu – comment dit-on dans les milieux spécialisés? – incapable à la description introspective?
- De la même manière, nous ne savons pas si une fleur ressent quelque chose lorsque nous la cueillons pour la mettre dans un bouquet coloré.
- Ou ce que ressent l'escargot lorsque nous l'écrasons par mégarde.
- Cela reste pour nous une énigme.
- C'est malheureux.
- Mais on n'y peut rien.
- Et pourtant.

- On peut t'aider.
- On t'aidera.
- Le témoin se lève, s'installe devant le juge, s'assoit
- Adolf Herbeck, né en 1889, fonctionnaire dans le Service d'administration générale.
- On l'exhorte à dire la vérité et le renseigne sur la situation.
- Monsieur Herbeck, vous avez éprouvé la nécessité de faire interner votre fils dans un asile. Des fois avec le concours de la police. Pourquoi?
- Monsieur le Juge. Mon fils. Ernst. N'est-ce pas? Mon unique fils...
- C'est ainsi qu'il commence.
- Murmure. Puis s'interrompt.
- Puis il s'affranchit de sa gêne, se lève, se met en position, recommence.
- Bien que sa voix tremble un peu.
- Votre honneur. Je suis un simple fonctionnaire.
- Pause.
- Ne me comprenez pas mal. Je suis lié à mon fils Ernst par l'affection la plus attentionnée qui sied à un père. Je ressens un amour sincère pour mon fils.
- Monsieur Herbeck, personne ne remet ça en question.
- Pause.
- Il se concentre.
- Et puis ça explose.
- Votre honneur. D'un jour à l'autre, avec la chair de ma chair, ne plus pouvoir échanger une seule phrase sensée dans un dispositif de conversation règlementaire. Plus aucun critère commun pour une conception de la réalité probe, solide et irréprochable. Tenir une maison où ni l'obéissance ni la raison n'ont plus leur mot à dire, de sorte à ce que ça vous gâche même les joies les plus minuscules. Et je parle même pas du voisinage sardonique et grincheux. Mais quand l'Ernst, Votre Honneur, quand l'Ernst, donc, l'Ernst, vous savez, d'abord la bonne nourriture, et vous savez combien une bonne viande est rare et chère ces jours-ci, contre le mur, et puis même, contre l'épouse elle-même, donc, la propre mère, il faut s'imaginer ça, vulgaire et insultant, et aussi contre lui-même, pour l'amour du ciel, en venir aux mains, Votre Honneur, qui peut, Votre Honneur. Et dites-moi, à qui on peut en vouloir de s'adresser, anxieux et plein d'espoir, aux services compétents, demandant une petite aide? Parce qu'on n'est plus capable de mobiliser la force nécessaire pour manier cette démenche. Car avec toute l'affection que j'ai pour mon fils, je ressens aussi dans mon for intérieur un amour de l'ordre profondément enraciné. Et je vous demande, Votre Honneur: Est-ce que l'admission volontaire et définitive dans les maisons de correction étatiques, et dans la grande raison y régnant, n'est pas la moindre des choses que l'on peut demander en toute équité à un descendant certifié fou et à interner pour soulager la famille aimante?
- Dit-il et cherche à reprendre son souffle.
- S'essuie avec le poignet la transpiration du front, ou la conscience.
- Ferme un instant les yeux.
- Réprime certainement les émotions qui montent en lui et le secouent.
- Sans doute exagérées.
- Absolument.
- Se rassoit
- Regarde le sol.
- Comme toi.
- Monsieur Herbeck, est-ce que votre fils a jamais été violent contre vous-même ou d'autres?
- Silence.
- Monsieur Herbeck.
- Celui-ci cherche toujours à reprendre son souffle.
- Non.

- Monsieur Herbeck, pensez-vous que votre fils puisse seul, sans votre aide ou l'aide d'autrui, s'occuper de ses affaires?
- Non.
- Une dernière question, Monsieur Herbeck. Êtes-vous, vous-même et votre femme, prêts à accueillir votre fils de nouveau chez vous?
- Pause.
- Monsieur Herbeck.
- Il se tait.
- Alors?
- Non.
- Rassurez-vous, dit le juge. Je vous comprends pleinement.
- Vous avez agi de manière correcte.
- Il a agi de manière correcte.
- Tu entends?
- Oui?
- Qu'est-ce que tu ressens?
- Est-ce que tu ressens quoi que ce soit?

2

- Les différentes manières d'entendre des voix ont une importance décisive dans le diagnostic pour supposer une schizophrénie.
- Le fait d'entendre ses propres pensées ou celles d'autrui.
- Les pensées qui se font audibles.
- Des voix sous forme de répliques.
- Des cascades interminables de mots.
- Ou des phrases courtes qui aboient.
- Des voix qui commentent chaque action.
- Les couvrent.
- Des voix qui peuvent venir de partout.
- Des murs, du plafond et du sol.
- De sa propre tête, du cerveau.
- Des entrailles.
- De l'air.
- Des avions.
- Des tombes des morts.
- De loin.
- Et de l'encrier.
- Des voix.
- Diffusées par toutes les manières imaginables.
- Par ensorcellement.
- Par télégraphe électrique.
- Par des simples quidams.
- Par des mégaphones.
- Téléphonie, radio.
- Et d'autres appareillages, parfois fantaisistes.
- Elles sont de caractère parfois menaçant, parfois impératif.
- Parfois insultant.
- Le plus souvent elles sont désagréables, plus rarement agréables.
- Comme par exemple élogieuses, flatteuses, tendres ou coquettes.

- Presque jamais.
- La plupart du temps, il s'agit d'injures les plus ignobles.
- Ou de menaces de tortures et martyrs les plus horribles.

3

- Cinq ans plus tard.
- 1955.
- Même lieu.
- Même juge.
- Mais sur le banc des accusés il y en a un autre.
- Comme souvent.
- Mais cette fois-ci il s'agit de toi.
- On s'aperçoit à peine que ta lèvre inférieure tremble.
- August Walla. 19 ans, grand, maigre, 57 kg.
- L'Autriche est libre, c'est ce que l'on entend ces jours-ci à la radio.
- Et toi?
- On verra.
- Mesdames et Messieurs, chers requérants, experts et témoins. Cher sujet à mettre sous tutelle. Je déclare...
- Et cætera.
- Au beau milieu de la phrase tu te lèves et souffles, comme en rage.
- On te rappelle à l'ordre.
- Monsieur Walla, je vous en prie! Asseyez-vous!
- Inutile.
- Tu souffles et trembles.
- On le fait une deuxième fois.
- Monsieur Walla, je vous en prie!
- Ton infirmier se précipite sur toi, essaie de te tirer en arrière, très maladroitement.
- August, s'il te plaît.
- Sans succès.
- Puis la voix stridente de la mère.
- T'avertit vivement.
- Gustl!
- Pendant un moment tout est silencieux.
- Et tu te rassois.
- Tous respirent.
- Et le premier témoin entre en scène.
- *Un* témoin?
- C'est tout un troupeau.
- Ce sont vos voisins de la Plaine.
- Les propriétaires des jardins familiaux Monsieur Weiker, Madame Blühweiss, Madame Hendel, Madame Födinger, Monsieur Brenner, Monsieur Ruschitschker, Madame Ruschitschker, Monsieur Marder, même les voisins Scheimpflug sont venus.
- Ça te plaît?
- Une chorale.
- Longtemps ils ont répété pour ce moment.
- Se mettent en position: Les sopranos à gauche, puis les altos, les ténors, les basses.
- Et commencent leur chanson.
- Tu écoutes?

- Le beau Danube bleu. Si beau, si bleu. Dans notre splendide Plaine.
- Vit celui qui gêne.
- Une bête.
- Créature.
- Crétin.
- Et même deux.
- Le gamin avec la mère.
- La charogne, la canaille.
- Dans le jardin familial.
- Qu'entendons? Jardin??!
- Comme si une bombe.
- Bien pire!
- Les mots manquent.
- Le bête. Toute la sainte journée à ramper partout.
- Avec le chariot.
- La charrette.
- Vagabond.
- Racaille.
- Et ramasse.
- Mais quoi? Mais quoi au juste?
- Saletés. Camelote. Bric-à-brac.
- Du rebut qui devrait être à la décharge!
- Loin des yeux et du cœur.
- Du nez, des poumons, de l'intestin.
- Juste loin!
- Ce poison.
- Mais au lieu de cela, où?
- Au beau Danube bleu. Si beau, si bleu. Dans notre splendide Plaine.
- Où la discrétion est dans l'ADN.
- Les angles, les haies et la clôture urbaine.
- Une odeur de saucisse et de rose.
- Ah oui!
- Et puis?
- Puis ça!
- Vaurien, racaille!
- Les déchets s'empilent haut dans le ciel, comme un étron sans fin.
- C'est pas un jardin ça! Un cloaque!
- Comme si la merde tombait à verse.
- Et des incontinenances verbales en plus.
- Comme de la morve. De la bouillie.
- Barbouille tout avec sa logorrhée.
- Avec ses bêtises, inepties et imbécillités!
- Le jardin plein de baragouin.
- Couvre même les arbres de ses barbouillages!
- Morveux.
- Quel idiot.
- Peau-Rouge.
- Bâtard.
- Andouille.
- Bouffon.

- Charlot.
- Guignol.
- Petit singe.
- Tocard.
- Trouduc.
- Bestiau.
- Dromadaire.
- Imbécile.
- Mufle.
- Malotru.
- Taulard.
- Psychopathe.
- Le beau Danube bleu. Si beau, si bleu. Dans notre splendide Plaine.
- L'envoyer au poteau et le buter comme un chien.
- Va-t-en, meurs. Casse-toi, va mourir.
- Qu'ils chantent et font une révérence.
- Font une révérence.
- Et quittent la scène sous les applaudissements.

4

- Le 18/05/1946, à 0h30 du matin, Herbeck Ernst se fait arrêter en pleine rue car il y vagabonde incapable de prouver son identité. Puisque ses réponses à l'interrogatoire ne permettent pas d'en tirer des conclusions, l'individu suspect est escorté au commissariat par deux agents de police en patrouille. Lors de la garde à vue naissent des doutes quant à la responsabilité pleine et entière. Le détenu est remis entre les mains du médecin de police.
- Il est informé au sujet de sa maladie nerveuse, il aurait entrepris son excursion nocturne pour influencer sur la maladie. Celle-ci existerait depuis sa 13^{ème} année. Il souffrirait de pertes qui lui feraient perdre beaucoup de sang.
- Par deux fois il aurait eu une crise de nerfs et aurait, à cette occasion, entendu des voix.
- Il juge le futur développement de sa souffrance de manière pessimiste.
- Dyscalculie, ataxie littérale, réaction paresseuse des pupilles.
- Vu la forte probabilité de troubles mentaux, transfert à la clinique psychiatrique.
- Le père déclare:
- Depuis que l'Ernst est revenu de la guerre, il a beaucoup changé psychologiquement, il est agité jour et nuit. Il veut se promener nuitamment. Se plaint constamment de maux de tête. Et il parle beaucoup de suicide. Non, il ne l'a jamais tenté! Jamais sérieusement. C'est qu'il n'a pas de vrai métier depuis la sortie du service militaire. Il travaille assidûment comme bûcheron dans la Plaine et dans l'agriculture, mais sa tête ne supporte pas la chaleur.
- Le père demande que le patient soit transféré dès que possible à la clinique psychiatrique de Gugging.
- Je vous en prie. Cela nous soulagerait beaucoup.
- Patient transportable. Exempt de maladies contagieuses, de vermine et de trachome.
- Transféré à la clinique psychiatrique de Gugging.
- Lors de l'admission le patient est calme, ordonné et obéissant. Il déclare:
- Je ne vaud plus rien. Je n'arrive plus à m'intégrer.
- Diagnostic provisoire: Inattention dans le processus des pensées avec des difficultés de concentration et des troubles subjectifs de l'attention, perte du fil des pensées, induction de pensées et états hypnotiques. En outre faibles fluctuations dans le ressenti vital, hallucinations acoustiques chroniques.

- Transféré au pavillon 6.

5

- Le juge rappelle à l'ordre.
- C'est bien compréhensible. Mais revenons aux choses objectives.
- Entrée de l'expert juridique.
- L'expert du sujet.
- Il connaît son sujet.
- Toi, August.
- Médecin-conseil et expert juridique universæ medicinæ Docteur Docteur.
- Se lève, grandit et grandit et grandit.
- Semble grandir encore en se levant.
- Jette un regard çà et là.
- Attend le silence.
- Et s'avance lentement, très lentement.
- Parle.
- Votre Honneur, chère assistance.
- Pause.
- Nous sommes aujourd'hui à juger une dite mise sous tutelle. Le mot tutelle vient, permettez-moi de remarquer brièvement, de « tutularis », dérivé de « tueor » ce qui, à l'origine, veut dire « regarder fixement, avoir à l'œil ». À mon avis, « mise sous tutelle » est de nature à indure en erreur. Personne n'est ici pour être soumis à un regard fixe, au contraire, dans le cas présent, il s'agit de soustraire du regard celui qui ne le supporte pas. Il s'agit de lui donner la protection du « tueor », du regard fixe.
- Pause.
- Rhétorique brillante.
- Mais venons à notre affaire. In medias res.
- Il se tourne vers toi.
- August Walla.
- Pause.
- Et se détourne de nouveau, commence à faire les cent pas.
- La psychiatrie est la science de la rencontre, d'une certaine forme de rencontre entre le malade et le concitoyen en bonne santé. Elle rend visible la conception du monde du malade qui est autrement à peine abordable, l'étendue et le vide spatiaux, le temps sans durée, son état d'éloignement.
- Il s'assoit à côté de toi.
- S'approche de toi, tout près.
- Pourquoi fait-il ça?
- Un instant on a l'impression qu'il va prendre ta main dans la sienne.
- Mais non, il s'arrange juste le pli du pantalon.
- Tu es là, frappé de stupeur.
- Complètement raide.
- Des sécrétions coulent de ton nez.
- August était un nourrisson psychopathe avec des réactions aberrantes complètement inadaptées, il se faisait remarquer par des bêtises absurdes, auxquelles la pédagogie peinait à mettre un terme, par peur et détresse.
- De quoi as-tu peur, August?
- Tu n'as rien à craindre.
- Parle donc. De quoi as-tu peur?

- L'expert se tourne de côté, vers toi.
- Te regarde.
- Qu'est-ce qu'il sort de sa poche?
- Un mouchoir.
- Il te le tend.
- Met lui-même la main à la pâte.
- Enlève les filaments visqueux de ton nez.
- Tient le mouchoir à la main, un moment indécis. Puis le remet dans sa poche.
- Et toi?
- Ne réagis pas.
- Ne dis même pas merci.
- Pas un mot.
- On s'aperçoit à peine que ta lèvre inférieure tremble.
- Mais la mère, derrière toi, gigote, fait la moue
- Le nez renfrogné, les commissures qui tirent vers le bas.
- L'expert ne veut rien voir, continue.
- Après un an, August s'est fait exclure de l'école maternelle pour débilité.
- Pause.
- Auprès de la mère, elle-même passablement psychopathe, la situation éducative n'était pas favorable.
- La susmentionnée ne se retient plus, se lève d'un bond, interrompt.
- Qu'est-ce qui vous prend, vous, gratte-papier, maniaque super-intelligent!
- Le juge la rappelle à l'ordre.
- Madame Walla, vous ai-je donné la parole?
- Pendant un instant elle reste debout.
- Puis finit par s'asseoir, à contrecœur.
- La mine féroce.
- Silence.
- Et puis.
- Qu'est-ce que c'est?
- Un bourdonnement, grognement.
- Un grondement profond, grotesque.
- Tonnant, bouillonnant, venant d'une cavité secrète.
- Étrange.
- De très loin.
- Il doit y avoir une drôle de machine dans la salle.
- Non, pas une machine. Un animal.
- Grand, sombre.
- Non, pas ça non plus.
- Le son s'amplifie.
- Paraît grandir.
- Prend de l'élan.
- Il sort de toi, August!
- Qu'est-ce que ça peut bien être?
- Tu hurles.
- Te lèves et hurles.
- Le juge, désespéré, essaie d'intervenir.
- Silence! Silence!
- Mais en vain.
- Tu es debout à hurler.

- Perçant.
- On l'entend sûrement dans toute la contrée.
- Et au-delà.

6

- Le patient Herbeck dit qu'il est pour ainsi dire un second Dieu, car Dieu lui-même aurait déjà disparu.
- Patient souffre énormément des voix qui le tourmentent et demande qu'on l'aide.
- Mais il s'oppose fermement aux électrochocs.
- Patient dort la plupart du temps. L'absorption de nourriture est rudimentaire.
- Menace à nouveau de se suicider en cas de thérapie par électrochocs.
- Thérapie par électrochocs démarrée.
- Patient est peureux, qu'on ne lui fasse rien. Reçoit des électrochocs.
- Ne parle à personne.
- Patient a des accès de panique, appelle au secours.
- Patient plus actif, a peur, reçoit des électrochocs.
- Reçoit la visite des parents, est abruti.
- Patient reçoit des électrochocs.
- Reçoit d'autres électrochocs.
- Patient est un peu plus libre, va travailler, mais sans enthousiasme.
- S'est enfui pendant le travail.
- Patient est appréhendé et ramené à la clinique. Prétend qu'il voulait juste aller chercher des cigarettes. Patient agité. Il n'aurait pas besoin du père, celui-ci dirait toujours qu'il était un gamin, mais il connaîtrait l'anglais et la table des multiplications. Lors des réprimandes ils se montre compréhensif, mais cherche des excuses et des prétextes. Il est convaincu de ne pas souffrir de maladie mentale et s'efforce de cacher ses expériences et idées malades.
- Patient reçoit des électrochocs.
- Dort tout le temps, dit que le patient B. lui soutire le sperme. Ne se présente pas aux soins.
- Patient devant la commission judiciaire. Hospitalisation autorisée.
- Fume beaucoup.
- Agité à midi, jette son assiette par terre, se lève d'un bond, cogne sa tête contre le mur et se laisse tomber par terre. Se lève seulement quand on lui dit qu'il recevra un traitement d'électrochocs. Refuse toute nourriture. Dit qu'il ne mangera rien pendant dix jours. contention avec la camisole. Est mis au lit.
- Patient se cache dans l'armoire, frappe sans raison, contention avec la camisole.
- Patient à la commission judiciaire. Hospitalisation toujours autorisée.
- Il ne serait pas ici de son plein gré. Sa mère l'aurait amené ici. On l'aurait trahi. Il voudrait s'en aller. Si on lui demande, où il veut aller, il n'a pas de réponse.
- Patient refuse la nourriture.
- Patient simule une attaque, cogne sa tête contre le mur. On voit qu'il a mal mais il continue. Toujours plus.
- Passe beaucoup de temps dans les toilettes, écoute à l'intérieur de lui-même.
- On serait en 1936 ou 1955, l'année du Seigneur, il serait dans la clinique psychiatrique de Steyr, ou plutôt dans un abri de la Wehrmacht ou dans un bureau de la Croix-Rouge allemande. Il ferait partie de la SS ou du RAD* ou serait appelé par le Cardinal-Archevêque Innitzer pour une « Communauté de sens spécial ». L'impulsion de parole devient parfois mécanique, il fait d'étranges mouvements de balayage, se lève sans motif, se met au garde-à-vous. Interrogé sur la raison, il dit qu'il avait eu « une intervention spirituelle », mais ne

* Reichsarbeiterdienst = Service du travail du Reich (N.D.T.)

saurait dire ce que c'est. Il reconnaît celui qui l'examine correctement comme médecin, quand on lui redemande plus tard pour qui il le prend, le patient dit que ce serait Monsieur le Directeur. Il se ravise: « Le Reichsmarschall Frank. » Ces remarques sont présentées sur le ton de la constatation objective, les termes sont choisis, la langue soutenue, ne contient pas de fautes littérales ou syntaxiques. On peut cependant clairement observer un fil de pensée haché et radotant avec des glissements de termes dans le registre de la parole.

- Patient est insomniaque à partir de 3h du matin, agité, dit qu'il a un rat dans le ventre, se frappe le visage avec les poings de sorte à ce qu'il saigne des gencives.
- Patient est amené au service VI pour le remplissage ventriculaire cérébral. A vomi l'après-midi.
- Depuis le dernier remplissage, le patient se plaint toujours de maux de tête insupportables, reste allongé la plupart du temps.
- Patient s'est échappé en allant au travail, a été ramené. Interrogé pourquoi il voulait s'en aller, il dit qu'il voulait juste prendre un raccourci. Reçoit un remplissage et des électrochocs.
- Patient bruyant à partir d'une heure du matin, quitte son lit, se livre à des mouvements d'exercice dans le couloir et veut avoir un fusil. Se calme quand on lui parle.
- Patient très agité, se débat, dit qu'il doit faire ça parce qu'il est tellement seul.
- Patient affirme qu'il ne sait plus rien faire.
- Fume beaucoup.
- Réponses inadéquates. Phrases bizarres. Contaminations. Le reste du temps abruti, sans contact.
- S'est frappé jusqu'au sang, contention avec la camisole.
- De nouveau plus calme.
- Fume, pleure.
- Pense entretenir une correspondance épistolaire avec Mussolini.
- Ernst Herbeck ce ne serait pas lui, ce serait un autre, un lycéen obstiné.
- Exprime le désir d'être un cochon.
- Mise sous tutelle complète pour cause de maladie mentale.

7

- Au cours de la suite de la procédure, en s'appuyant sur les § 30 et 32 du Code de la protection des majeurs, nous considérons comme inutile d'insister sur la convocation et l'interrogatoire du sujet à mettre sous tutelle, car celui-ci se trouve dans un état d'esprit et d'âme qui rend inopportun son apparition devant le tribunal, ainsi qu'un interrogatoire dans tout autre lieu. La procédure continue.
- Monsieur l'expert, j'attends le résumé de l'état d'esprit du sujet à mettre sous tutelle.
- Cher Monsieur le Juge, on attend, à juste titre, de la psychiatrie légale qu'elle fournisse des constatations objectives, bien que...
- Je vous en prie.
- Soit. Le sujet à mettre sous tutelle, August Walla, montre un comportement parfois éréthique, parfois stuporeux, suite à une imbécillité de degré moyen. On peut supposer un syndrome psychique organique et infantile. Le tableau clinique fait penser à du parkinsonisme. On peut partir d'une modification de personnalité post-encéphalique organique et évolutive, sur laquelle se superposent des réactions névrotiques anormales.
- Docteur. Je vous prie d'en venir aux faits.
- Le sujet que j'ai examiné est faible d'esprit. Je vois la nécessité de préserver le sujet de préjudices économiques et de droit privé et de le protéger de lui-même ainsi que d'attaques provenant d'autrui.

- Je vous remercie, Docteur.
- ...
- Je déclare donc la mise sous tutelle complète d'August Walla.

8

- Tu marches, un peu raide, voûté.
- Devant la clinique.
- Devant la clinique tu marches.
- Déballes une craie.
- La déballes, écris dans la rue.
- Sur le bitume chaud.
- Écris:
- LES INFIRMIERS NE SONT PAS UNE MÈRE.

9

- Mesdames et Messieurs, chers confrères, il faut appeler cela une révolution.
- Tout le reste serait de la modestie excessive.
- Et heureusement que nous avons enfin lancé cette avancée, avec beaucoup de succès, sur le marché allemand.
- La bonne nouvelle est qu'à partir de maintenant on n'a plus besoin de réfléchir à comment le cerveau et l'âme sont cousus ensemble, dans l'hypothalamus ou ailleurs. Les études psychopharmacologiques les plus récentes ont démontré que la psyché et le corps sont des équivalents, et vous avez désormais les moyens d'y avoir de l'influence.
- Le mot d'esprit du moment est: une psychiatrie qui guérit!
- Donc, le médicament phénoménal s'appelle Mégaphène. Jusque là, on ne l'appliquait que dans le domaine de l'anesthésie. Mais il s'avère qu'il a un effet secondaire fascinant: Il produit un désintérêt profond.
- Il est ainsi appliqué dans le traitement de la douleur, en faisant disparaître non pas la douleur elle-même, mais l'attention qu'on lui porte.
- Le Mégaphène agit directement sur les mécanismes encore mystérieux de la psyché, et cela plus fortement que tous les autres médicaments.
- En particulier dans les cas de schizophrénie aiguë nous observons fréquemment comment des symptômes isolés se trouvent dans un rapport quasi mathématique avec la dose administrée. Ce nouveau traitement dévoilera peut-être les secrets de la genèse de la schizophrénie.
- Un psychiatre français, qui travaille depuis un an avec le nouveau médicament, témoigne, enthousiaste:
- Les malades qui, au début, se trouvent encore fortement sous l'influence de leurs hallucinations, n'attachent presque plus aucune importance à leurs voix après quelques jours, les décrivent comme moins fortes et plus éloignées, leurs discours ne les intéressent plus – « je ne m'en occupe plus du tout » – jusqu'à ce que les patients ne s'en aperçoivent plus du tout.
- Et nous pouvons citer également une étude allemande:
- Tout de suite après la première injection les patients s'endorment ou se mettent à somnoler tranquillement. On peut les réveiller à tout moment et ils sont capables de prendre leurs repas et de faire leurs besoins. Nous soulignons encore une fois la commodité pour les soins qui découlent de ce fait.

- Un malade décrit cet état de manière assez caractéristique: « Je dors et pourtant je suis éveillé. » Un autre affirme que: « tout est tellement loin, tellement irréel. J'ai l'impression d'être tissé dans un cocon transparent. »
- On nous envoie fréquemment des descriptions montrant comment, avec un usage généreux de Mégaphène, des services entiers, pleins de malades bruyants, agressifs et inutilement agités, se sont transformés en salles d'hôpitaux tranquilles et sereines, où des gens civilisés vaquent à leurs occupations sensées.
- Je vous remercie de votre attention.
- Mégaphène. Les lunettes de soleil de la psyché.

End of the extract

for the full version

go to

<https://www.editionstheatrales.fr/livres/un-beau-lievre-est-le-plus-souvent-lunisollitaire-1294.html>